

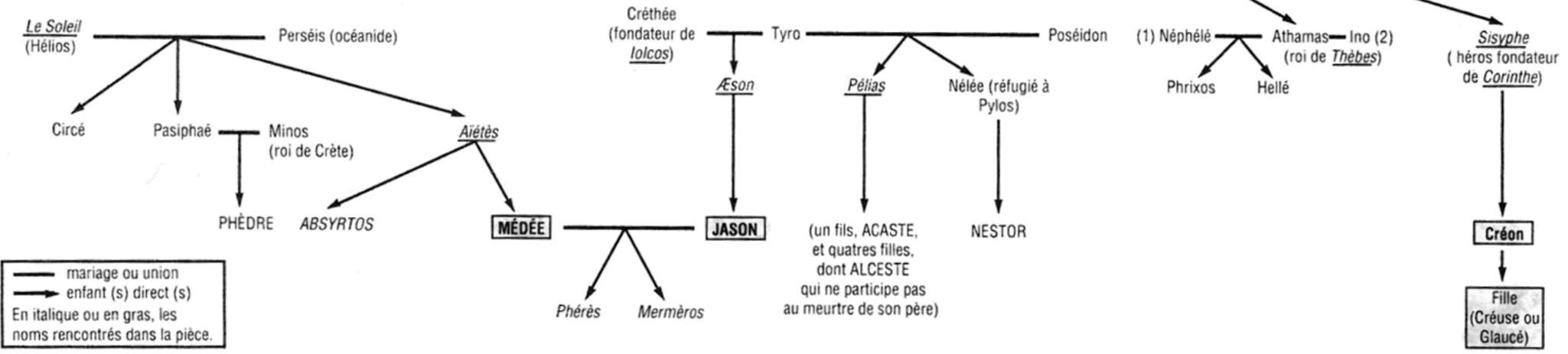
## Le mythe de Médée dans l'Antiquité



## LA GRÈCE AU TEMPS D'EURIPIDE

**EN COLCHIDE**

**EN GRÈCE**



## Extraits littéraires : le mythe de Médée dans l'Antiquité

---

Pour mieux connaître la perception de Médée dans l'Antiquité, nous lirons quelques extraits des textes anciens, grecs et latins, qui ont transcrits la légende. Ces exemples offrent un autre regard sur Médée, un peu différent de celui que livre l'épisode sanglant de Corinthe. Notamment, on découvre l'image de Médée amoureuse, victime de la déesse de l'Amour, lors de sa rencontre avec le héros de la Grèce, Jason. Cette représentation, très présente dans l'Antiquité, traverse les textes d'Apollonius de Rhodes et d'Ovide notamment.

### **-Pindare, *Pythiques*, vers 460 avant J.-C.**

Le livre de Pindare, composé de quatorze poèmes, s'adressent aux vainqueurs des jeux pythiques organisés tous les quatre ans à Delphes et comportant deux séries d'épreuves, musicales et sportives. Ces jeux commémoraient la victoire d'Apollon sur le serpent Python.

La *IV<sup>e</sup> Pythique* est adressée à Arcésilas de Cyrène, vainqueur à la course des chars : il est célébré dans la quatrième Pythique et dans la cinquième pour la même victoire remportée à Delphes 466 avant J. C.

Médée est d'abord présente au début du poème par la prophétie qu'elle fait à Jason et aux Argonautes. Elle avait prédit que le dix-septième descendant d'Euphémus, l'un des Argonautes, serait un jour roi de Cyrène : il s'agissait de Battus, dont Arcésilas était le huitième descendant. Médée apparaît donc par ses pouvoirs magiques et son savoir.

Le poète revient alors ensuite à l'expédition des Argonautes qui donne le cadre à cette prophétie, depuis le moment où Jason se présente à Pélias pour récupérer son trône jusqu'à leur arrivée sur l'île de Lemnos. La déesse de l'amour vient au secours de Jason et inspire de l'amour à Médée qui va alors l'aider alors dans sa quête impossible

### **-Apollonius de Rhodes (environ 295- 215 avant J.-C.), *Les Argonautiques***

Il s'agit d'un poème épique en quatre chants sur l'expédition et le retour des Argonautes. Le poète reprend alors un thème traditionnel, mais il est le premier à le traiter dans son ensemble. L'ouvrage est considéré comme le chef-d'œuvre de la littérature alexandrine. Il sera longuement commenté et souvent lu à Rome. Le chant III nous intéresse particulièrement car il peint la naissance de la passion : Eros frappe d'une flèche Médée qui s'éprend de Jason. Les étapes de la passion amoureuse sont décrites avec finesse. Les tourments de Médée notamment sont longuement développés, par des questionnements, l'utilisation du discours intérieur. Elle souffre de sa passion qui s'oppose à sa raison, car elle la conduit à trahir sa famille.

### **-Ovide, *Les Héroïdes* (vers 15 avant J.-C) et *Les Métamorphoses* (vers l'an 1)**

Le mythe de Médée occupe une place importante dans l'œuvre du poète latin Ovide. La pièce de théâtre qu'il lui a consacrée est perdue mais l'histoire est également présente dans deux œuvres majeures conservées.

D'une part, le recueil de lettres d'amour, *Les Héroïdes*, comporte d'une épître de Médée à Jason (toutefois l'authenticité de cette lettre comme d'autres est contestée).

D'autre part, Médée est présente dans le poème des *Métamorphoses* : c'est alors une autre image de Médée qui se présente, non plus l'amoureuse mais la magicienne dotée de pouvoirs puissants. Le livre VII reprend les éléments du mythe : l'arrivée de l'Argo en Colchide, l'amour de Médée pour Jason, l'aide qu'elle lui apporte pour conquérir la Toison, leur fuite. Ovide donne à voir les pouvoirs de Médée, en particulier dans l'épisode du rajeunissement magique d'Eson, le père de Jason, longuement rapporté (voir l'extrait).

Traduction d'Ernest Falconnet, 1842, en ligne [<http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/pindare/pythiques.htm#IV>]

**Pythique IV : « A Arcésilas de Cyrène vainqueur à la course des chars »**

« Ce fut dans le temple de cette cité célèbre, que la Pythie, assise près des aigles de Jupiter et inspirée par Apollon, ordonna à Battus de quitter l'île sacrée qui l'avait vu naître, pour aller fonder une ville fameuse par ses chars, dans la féconde Libye, où la terre sans cesse prodigue les trésors de son sein. Ainsi s'accomplit l'oracle que prononça jadis dans Théra la reine de Colchos, l'impitoyable Médée, sur les descendants à la dix-septième génération des demi-dieux compagnons du belliqueux Jason. »

[...]

« Enfin [les argonautes] arrivent à l'embouchure du Phase, et livrent sur ses bords, aux farouches enfants de la Colchide, un combat sanglant, non loin du palais même d'Aétès.

Mais voici que la déesse dont les traits subtils blessent les cœurs des hommes, l'aimable Cypris [Aphrodite] descend de l'Olympe, portant sur son char aux roues brillantes cet oiseau, qui le premier inspira aux mortels les fureurs d'un incurable amour.

Elle enseigne au sage fils d'Eson, par quels prestiges enchanteurs il bannira de l'esprit de Médée le respect qu'elle doit aux volontés de son père et inspirera à son cœur dompté par la persuasion, un violent désir de voir les riantes campagnes de la Grèce. Cette princesse en effet ne tarda pas à révéler au jeune étranger par quel moyen il sortira victorieux des épreuves que lui préparait son père. Elle compose avec de l'huile et des sucs précieux un liniment salutaire dont la vertu rend le corps de Jason inaccessible à la douleur. Mais déjà tous deux, épris l'un de l'autre, se sont juré de s'unir par les doux liens de l'hymen.

Cependant Aétès place au milieu de la troupe des Argonautes une charrue plus dure que le diamant ; il y attelle seul deux taureaux, qui de leurs narines enflammées exhalent des torrents de feu et tour à tour creusent la terre de leurs pieds d'airain. Il les presse, et le soc soulevant en glèbes énormes le sein de la terre

entrouverte, trace derrière eux un sillon d'une orgie de profondeur. Puis il ajoute : Que le héros qui commande ce navire, achève mon ouvrage, et je consens qu'il emporte l'immortelle Toison que l'or fait briller de tout son éclat.

A peine a-t-il achevé ces mots que Jason soutenu par Vénus jette son manteau de pourpre et commence la pénible épreuve. Les flammes que sur lui soufflent les taureaux, ne l'effraient pas grâce aux magiques secrets de son amante. Il arrache la charrue pesante du sillon où elle est enfoncée, force les taureaux à courber sous le joug leur tête indocile, et pressant de l'aiguillon leurs énormes flancs, les contraint à parcourir l'espace qui est prescrit.

Aétès, quoique saisi d'une douleur secrète, ne peut s'empêcher d'admirer une force si prodigieuse ; les compagnons du héros au contraire lui tendent les mains, couronnent son front de verts feuillages et lui prodiguent les témoignages de la plus tendre amitié. Aussitôt le fils du Soleil lui indique le lieu où l'épée de Phryxus a suspendu la riche dépouille du bélier. Il se flattait qu'il ne pourrait jamais en achever la conquête, car ce trésor précieux, caché dans les sombres profondeurs d'une forêt, était confié à la garde d'un dragon dont la gueule béante était armée de dents voraces, monstre affreux qui surpassait en masse et en longueur un vaisseau à cinquante rangs de rames.

Mais, ô ma Muse ! c'est trop s'écarter du sujet [le poète prend la parole ici directement] ; il est temps de rentrer dans la carrière des chars : les voies abrégées ne te sont pas inconnues, et quand la sagesse te l'ordonne on t'y voit marcher la première. Il me suffira donc ô Arcésilas ! de te dire que Jason tua par ruse le dragon aux yeux azurés, à la croupe tachetée ; qu'avec la Toison il emmena Médée, et que Pélias tomba sous leurs coups.

Après avoir erré sur les gouffres de l'océan et parcouru les plages de la mer Érythrée, les Argonautes abordèrent à Lemnos. »

Traduction de J.-J.-A. Caussin, en ligne [<http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/apollonius/livre3.htm>]

### Chant III

« Cependant l'Amour, traversant les airs sans être aperçu, descendit dans le palais, semblable au taon bourdonnant qui fond sur les génisses et les met en fureur. Il s'arrête d'abord sous le vestibule, bande son arc et tire de son carquois une flèche redoutable qui n'avait pas encore servi. S'avançant ensuite légèrement, il jette les yeux de tous côtés, se glisse derrière Jason, pose la flèche sur le milieu de la corde, étend les bras et la décoche à Médée, qui se trouble à l'instant. L'enfant malin voit l'effet du coup et s'envole en riant. Bientôt le trait porte au fond du cœur de la princesse un feu dévorant. Elle jette sur Jason des regards enflammés. De fréquents soupirs s'échappent avec peine de son sein. Jason seul occupe sa pensée.

10 Une douce langueur s'empare de ses sens. [...]

Tandis qu'ils s'avançaient hors de la salle, Médée, toujours en proie à sa passion, tenait ses regards attachés sur Jason et, soulevant un côté de son voile, contemplait avec admiration les grâces et la beauté qui le distinguaient de ses compagnons. Elle le suivit longtemps des yeux, et son âme tout entière volait comme un songe léger sur ses traces. Chalciope [sœur de Médée], redoutant la colère du roi, se hâta de se dérober à sa vue et rentra dans son appartement avec ses enfants. Médée sortit pareillement, roulant dans son esprit toutes les pensées que l'amour peut suggérer. Sans cesse occupée de l'objet de sa passion, elle le voit sans cesse devant elle. Sa figure, ses vêtements, ses discours, son maintien lorsqu'il était assis, sa marche lorsqu'il sortait de la salle, tout est encore présent à ses yeux. Jason lui paraît au-dessus de tous les mortels. Sa voix surtout, la douceur de ses paroles retentit sans cesse à son oreille, Tout à coup elle s'effraie des dangers qui le menacent. Elle craint qu'il ne succombe à la furie des taureaux, ou qu'Aétès ne l'immole à sa colère, et comme s'il avait déjà perdu la vie, elle pousse des cris lamentables, et son visage est baigné de pleurs : « Insensée que je suis, se dit-elle enfin à elle-même, pourquoi m'affliger ainsi ? Que Jason périsse, qu'il soit le plus vaillant des héros ou le plus lâche des mortels, que m'importe ?... Fassent les dieux cependant qu'il échappe au danger. Divine Hécate, exauce ma prière ! Fais qu'il retourne vainqueur dans sa patrie, ou si le Destin veut qu'il périsse, qu'il sache au moins que sa mort ne sera pas un sujet de joie pour moi. » [...]

Cependant Médée, retirée dans son appartement et appuyée sur son lit, cherchait dans le repos à calmer le trouble qui l'agitait. Le sommeil suspendit un instant ses tourments, mais bientôt des songes affreux, voltigeant autour d'elle, présentent à son esprit les plus cruelles illusions. Dans leur erreur, il lui semble que Jason n'est point venu en Colchide et ne doit pas combattre pour le vain désir

d'obtenir une Toison, mais qu'elle-même est l'objet de ses vœux et qu'il doit l'emmener dans sa patrie pour s'unir à elle par le nœud sacré de l'hymen. Il lui semble encore qu'elle dompte elle-même les taureaux et surmonte aisément les autres dangers, que néanmoins son père ne veut pas la laisser partir, sous prétexte que c'était à Jason de soutenir le combat, qu'il s'élève à ce sujet une dispute, qu'elle est prise elle-même pour arbitre et se jette dans les bras de l'étranger, abandonnant ses parents qui, saisis d'indignation, poussent un cri terrible. A ce cri, Médée tressaille de frayeur et le sommeil fuit de ses yeux. Elle s'éveille en tremblant, regarde longtemps autour d'elle, et reprenant enfin l'usage de ses sens :

45 « Malheureuse que je suis, dit-elle en gémissant, quels songes affreux ont glacé mon cœur d'épouvante. Je crains bien que l'arrivée de ces guerriers n'ait des suites funestes. Mais quoi ! un étranger porte le trouble au fond de mon âme ! qu'il aille loin de ces lieux chercher une épouse dans sa patrie ! Pour moi, je chérirai ma virginité, je ne quitterai point le palais qu'habitent les auteurs de mes jours...

50 Cependant ma sœur tremble pour ses fils... De quels tourments elle me délivrerait si, pour sauver ce qu'elle a de plus cher, elle me priait de donner au héros un moyen assuré de sortir victorieux du combat ! Excitée par elle, j'oserais tout entreprendre. » Elle dit, et se levant aussitôt, les pieds nus et sans autre vêtement qu'un simple manteau, elle ouvre la porte de sa chambre, impatiente d'aller rejoindre sa sœur. A peine a-t-elle franchi le seuil que la honte la saisit. Elle reste quelque temps dans le vestibule et rentre ensuite dans son appartement. Bientôt elle sort une seconde fois et rentre encore, portant çà et là ses regards incertains. Entraînée par l'amour, la pudeur la retient ; retenue par la pudeur, l'amour lui rend de nouveau sa hardiesse. Trois fois elle tenta d'accomplir son dessein, trois fois la crainte fit évanouir sa résolution. Enfin elle se précipite éperdue sur son lit. Telle qu'une jeune épouse à qui la mort vient d'enlever l'époux que lui avaient donné ses parents, avant qu'ils aient goûté l'un et l'autre les douceurs de l'hymen, fuyant les regards et les propos indiscrets de ses femmes, se tient renfermée dans le fond de son appartement et, les yeux attachés sur ce lit désert, déplore tout bas son malheur et craint de laisser échapper ses sanglots, telle, Médée pleurait et gémissait tout bas, lorsqu'une de ses plus jeunes esclaves entra tout à coup chez elle. Alarmée de l'état où elle vit sa maîtresse, elle courut sur-le-champ avertir sa sœur qui délibérait avec ses enfants. Chalciope effrayée de cette nouvelle vole à l'appartement de Médée, qu'elle trouva sur son lit, les yeux baignés de larmes et se frappant le visage. « Chère Médée, s'écria-t-elle, quel sujet fait couler vos pleurs

? Qu'avez-vous ? D'où vient la douleur qui vous presse ? La colère des dieux vous a-t-elle frappée de quelque mal subit ? Mon père a-t-il prononcé quelque horrible menace contre moi et contre mes enfants ? Plût aux dieux que je ne pusse plus voir ce palais et cette ville et que j'habitasse aux extrémités de la terre où l'on ignore jusqu'au nom de Colchos ! » A ces mots elle se tut. Médée rougit et la pudeur l'empêcha quelque temps de répondre. Les paroles volaient sur le bord de ses lèvres et rentraient aussitôt dans son sein. Elle ouvrait sa bouche aimable et sa voix expirante trompait ses efforts. Enfin elle s'enhardit, et l'amour lui suggéra cet artifice : « Ma sœur le danger auquel sont exposés vos enfants me cause la plus vive inquiétude. Je crains qu'Aétès ne les fasse périr avec ces étrangers. Des songes affreux semblent me l'annoncer : fassent les dieux qu'ils soient sans effet et que vous ne soyez pas réduite à pleurer bientôt ce que vous avez de plus cher ! » Médée tâchait ainsi d'engager sa sœur à implorer son secours. [...]

Telle était l'agitation du cœur de Médée, des pleurs de tendresse et de compassion coulent de ses yeux, le feu qui la dévore s'attache à tous ses nerfs et se fait sentir jusque derrière la tête, dans cet endroit où la douleur est la plus vive, lorsqu'un amour extrême s'empare de tous les sens. Tantôt elle veut faire triompher Jason, tantôt elle aime mieux périr avec lui, quelquefois elle ne veut ni périr ni le faire triompher, mais plutôt supporter patiemment ses peines et ses ennuis. Tourmentée de ces pensées, elle s'assied sur son lit et fait entendre ces mots : « Infortunée que je suis, je ne vois autour de moi que des maux et mon esprit est plongé dans la plus affreuse incertitude. Cependant ma peine s'accroît de plus en plus et rien ne peut la soulager. Redoutable Artémis, que n'ai-je expiré sous tes flèches rapides avant d'avoir vu cet étranger, avant que les fils de Chalciopé partissent pour la Grèce ! Sans doute un dieu courroucé ou plutôt quelque Furie a fait aborder ici ce vaisseau pour mon malheur. Mais que dis-je ? Que Jason périsse si telle est sa destinée ! ... Et comment cacher aux yeux de mes parents le secours que mon art lui fournirait ? de quelle excuse colorer une telle action ? oserais-je bien même lui parler et me trouver seule avec lui ?... Mais quoi, malheureuse !... sa mort apaiserait-elle donc mes tourments ? ne serait-elle pas au contraire le comble des maux pour moi ? Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, que la pudeur, que le soin de ma gloire ne me retiennent plus ! Mais lorsque je l'aurai sauvé, qu'il porte où il voudra ses pas. Pour moi, aussitôt après sa victoire, un nœud fatal ou un venin mortel rompra la trame de mes jours. Mais de quelle indigne tâche ma mémoire va-t-elle être souillée ? Toute la ville retentira du bruit de mon trépas. Ma funeste aventure deviendra l'entretien des femmes de Colchos, qui diront en m'insultant : « Elle s'est donné la mort pour sauver un étranger dont elle était éprise, elle a déshonoré ses parents et sa famille pour satisfaire un fol amour... » Malheureuse ! non, je ne puis m'exposer à tant d'opprobres il vaut mieux renoncer cette nuit même à la vie, et me soustraire à la honte par une mort dont la cause soit inconnue. » En achevant ces mots, elle va chercher une boîte où étaient renfermées

différentes compositions, les unes salutaires et les autres mortelles. Elle la pose sur ses genoux, et résolue de faire couler dans ses veines le plus subtil de ses poisons, elle déplore de nouveau sa destinée. Des torrents de larmes se répandent sur son sein. Déjà elle avait dénoué les cordons de la fatale boîte lorsque tout à coup l'horreur de la mort s'empare de ses sens, elle reste longtemps immobile. Les charmes de la vie, les plaisirs qu'elle fait goûter se retracent alors à son esprit, elle se rappelle ses aimables compagnes, leur gaieté folâtre, tous les jeux et les amusements du jeune âge. Plus elle s'arrête à ces images et plus il lui paraît doux de vivre. Enfin, cédant aux inspirations secrètes de Junon, elle éloigne de sa vue la funeste boîte, et sans hésiter davantage, elle attend avec impatience le retour de l'aurore, afin de porter à Jason le secours qu'elle avait promis à Chalciopé. Mille fois elle ouvrit la porte de sa chambre pour voir si le jour commençait à paraître. Cette lumière si désirée vint enfin frapper ses yeux. Déjà tout est en mouvement dans la ville, et Argus, ayant ordonné à ses frères de rester encore pour observer les desseins de la jeune princesse, sort du palais et va rejoindre les Argonautes.

Dès que Médée voit paraître les premiers rayons de l'aurore, elle relève avec ses mains ses blonds cheveux qui pendaient en désordre ; elle efface de dessus ses joues l'empreinte de ses larmes, ranime l'éclat de son teint avec une essence aussi douce que le nectar, se revêt d'un superbe manteau qu'attachaient de magnifiques agrafes et couvre sa tête d'une voile d'une blancheur éclatante. Ainsi parée, elle se promène dans le palais, marchant d'un pas assuré sans songer ni aux maux qui la pressent ni à ceux dont elle est menacée. [...]

Cependant Médée, l'esprit tout occupé du héros qu'elle attend avec impatience, prenait peu de part aux amusements de ses compagnes. A peine un jeu était-il commencé, qu'il cessait de lui plaire. Ses yeux ne pouvaient s'arrêter sur ce qui l'environnait, elle tournait à tout moment la tête et portait au loin ses regards inquiets dans la campagne. Le moindre bruit, le plus léger souffle de vent faisait tressaillir vivement son cœur. Enfin, elle aperçoit l'objet de ses désirs. Tel qu'on voit sortir du sein de l'Océan, Sirius, dont la splendeur frappe les yeux, mais dont l'influence est souvent funeste aux troupeaux, tel et avec encore plus d'éclat, le fils d'Éson s'avançant à grands pas parut aux regards de Médée. A son aspect le trouble s'empare de ses sens, ses yeux se couvrent d'un nuage, une rougeur brillante se répand sur son visage, ses genoux tremblants se dérobent sous elle, elle ne peut ni avancer ni s'éloigner. Cependant ses suivantes se retirent et la laissent seule avec Jason. Ils restent tous les deux quelques temps immobiles et sans rien dire. Ainsi lorsque les zéphyrus retiennent leur haleine, le silence règne dans une forêt. Mais bientôt le vent souffle, les arbres sont agités et font entendre un doux murmure. Ainsi Jason et Médée, inspirés par l'amour, feront bientôt succéder au silence les plus tendres accents. Le héros reconnu d'abord au trouble de Médée le trait dont une main divine l'avait blessée. « Princesse, lui dit-il avec douceur, vous me voyez seul devant vous. D'où vient que la crainte glace vos esprits ? Je ne suis point de

ces hommes que leur insolence rend insupportables. Jamais on ne me vit tel, lors même que j'habitais au sein de ma patrie. Cessez donc d'appréhender. Parlez et  
155 interrogez-moi librement, et puisqu'une confiance réciproque nous réunit en un lieu sacré, sûr garant de la bonne foi, daignez-vous expliquer, et, sans m'abuser par des espérances frivoles, exécutez la promesse que vous avez faite à votre sœur en m'armant du pouvoir de vos enchantements. Je vous en conjure par Hécate elle-même, par les auteurs de vos jours, par Jupiter dont le bras vengeur protège les  
160 étrangers et les suppliants. C'est à ce double titre que j'embrasse vos genoux. Sans vous, je ne puis sortir victorieux des combats où la nécessité m'a condamné. L'intervalle qui sépare nos demeures ne me laisse qu'un moyen de faire éclater ma reconnaissance. Je publierai vos bienfaits dans la Grèce et j'y rendrai votre gloire immortelle. Tous les héros qui me suivent diront que c'est à vous qu'ils doivent la  
165 douceur de revoir leur patrie. Leurs femmes et leurs mères vous combleront de bénédictions. Peut-être qu'assises en ce moment sur le bord de la mer elles déplorent déjà notre perte. Dissipez leurs alarmes en nous secourant. Par une semblable faveur, la jeune Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé qui avait pour père le soleil, délivra autrefois Thésée du plus pressant danger. Que dis-je ! non contente  
170 de lui avoir sauvé la vie, elle quitta sa patrie pour s'embarquer avec lui, après que Minos eut apaisé sa colère. Par cette action généreuse, Ariane s'est rendue chère aux Immortels et sa couronne brille toute la nuit parmi les constellations qui ornent la voûte éthérée. Les dieux, n'en doutez pas, prendront aussi soin de vous récompenser si vous voulez sauver tant de héros. Et comment ne le voudriez-vous  
175 pas ? L'aimable bonté brille sur votre front. »

Médée sensible à la louange, sourit en baissant les yeux. Bientôt elle les lève, et regardant Jason, elle veut parler et ne sait par où commencer. Tout à coup elle tire de dessous sa ceinture le charme qu'elle avait apporté et le donne au héros, qui le reçoit avec les plus vifs transports de joie. Elle lui aurait volontiers donné sa  
180 vie s'il en avait eu besoin, tant est puissante la flamme que l'amour fait briller sur le visage de Jason ! Les yeux de Médée en sont éblouis et son cœur, semblable à la rosée qui se fond aux premiers rayons du matin, se sent de plus en plus pénétré d'une douce chaleur. Ils restaient l'un et l'autre en silence, tantôt les yeux baissés et tantôt se regardant tendrement : « Apprenez, dit enfin Médée, quel est le charme  
185 que vous venez de recevoir de moi. Lorsque mon père aura remis entre vos mains les dents de dragon que vous devez semer dans le champ du dieu Mars, attendez le milieu de la nuit. Alors revêtu d'habits noirs, et après vous être purifié dans les eaux du fleuve, vous creuserez seul une fosse ronde, dans un lieu écarté. Vous y égorgerez une brebis, et vous la brûlerez tout entière sur un bûcher que vous  
190 dresserez au bord de la fosse. Vous invoquerez ensuite la fille unique de Persée, la puissante Hécate, en faisant en son honneur des libations de miel. Éloignez-vous après cela de la fosse sans regarder derrière vous, quel que soit le bruit des pieds et les hurlements des chiens qui frappent vos oreilles. Si vous n'observez cette loi,

195 tout le reste deviendra inutile pour vous et vous ne pourriez même rejoindre sans danger vos compagnons. Au lever de l'aurore, vous humecterez le charme que je viens de vous donner, et vous en frotterez non seulement votre corps, mais encore votre épée, votre lance et votre bouclier. Une force plus qu'humaine se répandra aussitôt dans vos membres. Le fer des guerriers qui naîtront de la terre s'émuera contre vous et vous braverez les flammes que vomissent les taureaux. Ce charme  
200 puissant ne doit durer qu'un jour, mais ne craignez rien, et voici un moyen de terminer promptement le combat. Lorsqu'après avoir subjugué les taureaux et labouré le champ, vous verrez les fils de la terre sortir en grand nombre des dents que vous aurez semées, jetez alors au milieu d'eux une grosse pierre. Semblables à des chiens qui se disputent une proie, ils se battront à l'entour. Profitez du moment et fondez aussitôt sur eux. C'est ainsi que vous triompherez et qu'obéissant aux ordres de Pélias, vous emporterez loin de la Colchide la Toison dans la Grèce. Mais que m'importe vers quelles contrées vous dirigerez vos pas ! s'il faut, hélas ! que vous quittiez ces lieux. » Médée prononça ces dernières  
205 paroles en baissant les yeux et en témoignant par ses larmes les regrets que lui causait d'avance le départ de Jason. « Du moins, ajouta-t-elle, (devenue plus hardie et lui prenant la main) si vous retournez un jour dans votre patrie, souvenez-vous du nom de Médée comme je me souviendrai moi-même de vous. Mais de grâce, dites-moi qu'elle est cette patrie pour laquelle vous allez traverser tant de mers ? Est-elle près de l'opulente Orchomène ou voisine de l'île d'Aea ? Racontez-moi  
210 l'histoire de cette princesse que vous venez de nommer, à qui Pasiphaé, sœur de mon père, donna le jour et qui s'est rendue si célèbre. »

Les discours et les larmes de Médée faisaient passer l'amour dans le cœur de Jason : « Si je retourne heureusement dans la Grèce, répondit-il, et si votre père ne m'impose pas un second combat plus terrible encore que le premier, votre image  
220 sera nuit et jour présente à mon esprit. Vous désirez savoir maintenant quelle est ma patrie ? il est doux pour moi de vous satisfaire. Au milieu de hautes montagnes est une contrée fertile et abondante en troupeaux. L'Hémonie est son nom. [...] Là, parmi plusieurs cités florissantes, est celle d'Iolcos ma patrie. [...] »

[...] - Aimable princesse, répondit Jason, pourquoi parler de tempêtes et de présages ? Laissez là les vains discours. Si vous veniez véritablement dans la  
225 Grèce, vous verriez tous ses habitants prosternés à vos pieds vous honorer comme une déesse et reconnaître avec transport que c'est à vous qu'ils sont redevables du salut d'un frère, d'un fils, d'un époux chéri. Rien alors ne s'opposerait plus à notre bonheur. Les nœuds de l'hymen nous uniraient ensemble et notre amour ne finirait qu'avec notre vie. » Le charme de ces paroles pénétra jusqu'au fond du cœur de Médée, mais l'idée du crime la remplit aussitôt de crainte et d'horreur. Bientôt cependant elle devait consentir à quitter la Colchide ; et comment l'infortunée pourrait-elle résister au pouvoir de Junon, qui veut la conduire à Iolcos afin de faire  
230 périr par ses artifices le superbe Pélias ? »

*Les Héroïdes*

Traduction de 1838 sous la direction de M. Nisard, en ligne [[https://fr.wikisource.org/wiki/Les\\_H%C3%A9ro%C3%AFdes/%C3%89p%C3%A9tre\\_XII](https://fr.wikisource.org/wiki/Les_H%C3%A9ro%C3%AFdes/%C3%89p%C3%A9tre_XII)]

**Épître XII : MÉDÉE À JASON**

Je me suis, quoique reine de Colchos, mise, il m'en souvient, à ta disposition, lorsque tu imploras le secours de mon art. Alors les Sœurs qui dispensent aux mortels leurs destinées auraient dû rompre la trame de mes jours. Alors Médée eût pu mourir dignement ; tout ce qui, depuis ce temps, s'est écoulé de ma vie, a été un supplice.

10 Hélas ! pourquoi l'arbre de Pélion vogua-t-il, conduit par de jeunes bras, contre le bélier de Phryxus ? Pourquoi avons-nous vu à Colchus l'Argo de Magnésie [en Thessalie] ? Pourquoi vous êtes-vous, troupe de Grecs, abreuvée aux eaux du Phasé ? Pourquoi ai-je été, plus que je ne devais l'être, charmée par ta blonde chevelure, par ta beauté, par les grâces de tes discours mensongers ? Ou bien, puisque sur nos côtes avait abordé un vaisseau nouveau pour elles, et qu'il y avait apporté des mortels audacieux, que n'a-t-il été, le fils ingrat d'Aeson, affronter sans défense et la flamme qu'exhalaien les taureaux et leur mufler recourbé ! Que n'a-t-il jeté la semence, et soulevé contre lui autant d'ennemis qu'il en naquit d'hommes, pour qu'il tombât victime de l'ouvrage même dont il était l'auteur ! Que de perfidie eût péri avec toi, barbare ! Combien de maux n'eussent point pesé sur ma tête !

20 Il y a quelque plaisir à reprocher un bienfait à un ingrat ; je veux goûter ce plaisir : c'est la seule jouissance qui me viendra de toi. Forcé de diriger, sans expérience, un vaisseau vers Colchos, tu abordas aux rivages fortunés de ma patrie. Là, Médée fut pour toi ce qu'est ici ta nouvelle épouse. Autant son père a de richesses, autant en avait le mien : l'un règne sur Éphyre [ancien nom de Corinthe] que baigne une double mer ; l'autre, sur toute la contrée qui s'étend depuis la rive gauche du Pont jusqu'à la neigeuse Scythie. *Ætès* donne l'hospitalité à la jeunesse grecque, et vos corps foulent des lits ornés de peintures. Ce fut alors que je te vis, alors que j'appris à te connaître ; ce fut la première atteinte portée à mon âme. Je te vis, je défailis ; je brûlai d'une flamme inconnue, comme brûle aux autels des grands dieux la torche de pin. Tu étais beau, et ma destinée m'entraînait : tes yeux avaient attiré mes regards. Perfide, tu l'as senti : qui peut facilement cacher l'amour ? La flamme, en s'élevant, se trahit et se dénonce elle-même. Cependant le roi t'avait dit d'assujettir à un joug inaccoutumé le cou rebelle d'indomptables taureaux. Consacrés à Mars, ces taureaux n'étaient pas seulement redoutables par la force de leurs cornes ; leur haleine terrible était de feu, et leurs pieds d'airain

massif ; leurs naseaux étaient recouverts d'airain noirci par la vapeur de leur souffle. On t'ordonne en outre de répandre au loin, dans les campagnes, d'une main obéissante, les semences qui doivent engendrer des peuples destinés à t'attaquer toi-même, avec des traits nés en même temps qu'eux : moisson formidable pour celui dont les soins l'ont produite. Ta dernière épreuve est de tromper, à l'aide de quelque ruse, les yeux du gardien, qui ont appris à ne pas succomber au sommeil.

40 *Ætès* avait parlé : vous vous levez tous consternés, et la table surchargée de mets quitte bientôt les lits de pourpre. Que tu étais loin alors et du royaume, la dot de Créüse, et de ton beau-père, et de la fille du grand Créon ! Tu pars en proie à la tristesse ; mes yeux mouillés de larmes suivent tes pas ; et, dans un faible murmure, ma langue te dit : "Adieu." Lorsque, blessée d'un trait fatal, j'eus touché le lit dressé dans mon appartement, la nuit, dans toute sa durée, se passa pour moi au milieu des pleurs. Devant mes yeux se présentaient et les taureaux farouches, et cette horrible moisson ; devant mes yeux s'offrait le dragon vigilant. Je m'abandonnais tantôt à l'amour, et tantôt à la crainte ; la crainte même augmentait mon amour. C'était le matin ; et ma sœur chérie, introduite dans mon appartement, me trouve les cheveux épars, et le visage attaché sur ma couche, que j'inondais tout entière de mes larmes. Elle demande protection pour les Minyens : ce que l'une demande, une autre devait l'avoir : ce qu'elle sollicite, nous l'accordons au jeune fils d'*Æson*.

55 Il est un bois dont les sapins et les yeuses touffues font une obscure retraite : les rayons du soleil peuvent à peine y pénétrer. Il y a dans ce bois, et depuis un long temps, un temple consacré à Diane ; une main barbare a fait d'or l'image qu'on voit de cette déesse. Te rappelles-tu ces lieux, ou bien en as-tu perdu le souvenir avec le mien ? Nous tous y rendîmes, et ta bouche perfide parla ainsi la première : "La fortune t'a donné le droit de régler à ton gré ma destinée ; ma vie et ma mort sont dans tes mains. Pouvoir perdre un mortel, c'est assez pour l'orgueil de qui possède une telle puissance ; mais me sauver te donnera plus de gloire. Je t'en conjure par nos maux que tu peux alléger ; par ta race et la divinité de ton aïeul, dont le regard embrasse tout ; par le triple visage et les mystères sacrés de Diane ; par les autres dieux de ce pays, s'il en révere encore, ô vierge ! prends pitié de moi, prends pitié de mes compagnons ! Que tes bienfaits m'enchaînent à toi pour tout le temps de notre vie ! Que si tu ne dédaignes pas un Grec pour époux (mais comment les dieux pourraient-ils m'être aussi favorables ?), mon dernier souffle s'exhalera dans les airs, avant qu'une autre que toi partage ma couche

comme épouse. J'en prends à témoin Junon, qui préside à la sainteté du mariage, et la déesse qui nous voit dans son temple de marbre."

75 Ces mots (et ils furent le moindre de tes artifices) touchèrent le cœur d'une jeune fille naïve, et ta main fut jointe à ma main. J'ai vu jusqu'à tes larmes couler : savent-elles donc tromper aussi ? Je fus ainsi bientôt prise à tes paroles. Tu domptes les taureaux aux pieds d'airain, sans que ton corps soit brûlé par leurs feux ; tu fends avec la charrue le sol dur qu'on t'a prescrit d'ouvrir, et tu remplis les sillons, en guise de semence, de dents envenimées : il en naît des soldats avec des glaives et des boucliers. Moi-même, moi qui t'avais donné le préservatif, je devins 80 pâle et immobile, quand je vis ces guerriers naître tout armés, jusqu'à ce que ces enfants de la terre eussent tourné les uns contre les autres leurs épées fratricides.

Mais voici que le dragon vigilant, hérissé d'écaillés retentissantes, siffle, et creuse avec son poitrail qui se replie, un sillon dans la terre. Où étaient alors tes richesses dotales ? Où étaient ta royale épouse, et l'isthme qui sépare les eaux d'une 85 double mer ? Moi qui, à tes yeux, suis maintenant devenue une barbare, moi qui maintenant te parais pauvre et coupable, j'ai soumis au sommeil, par la puissance de mes charmes, ses yeux flamboyants ; tu as pu, grâce à moi, enlever sans danger la Toison. J'ai trahi mon père ; j'ai quitté mon royaume et ma patrie : l'exil, où que ce fût, je l'ai accepté comme une faveur. Ma virginité est devenue la proie d'un ravisseur étranger ; avec une mère chérie, j'ai abandonné la meilleure des sœurs. 90 Mais, en fuyant, ô mon frère ! je ne t'ai pas laissé sans moi ; et là seulement ma lettre s'arrête : ce que ma main a osé exécuter, elle n'ose l'écrire ; j'aurais dû moi-même, mais avec toi, être aussi déchirée.

95 Je n'ai pas craint cependant (que pouvais-je en effet craindre après cela ?) de me confier à la mer, moi femme et déjà coupable. Où est la divinité ? Où sont les dieux ? Subissons dans l'abîme le châtement que nous méritons, toi pour ta perfidie, moi pour ma crédulité. Que n'avons-nous été brisés, écrasés par les Symplégades ! Mes os seraient alors restés collés à tes os. Plût au ciel que l'avide Scylla nous eût donné à dévorer à ses chiens ! Scylla devait tirer vengeance de 100 l'ingratitude des hommes. Et celle qui vomit autant de flots qu'elle en engloutit, que ne nous a-t-elle aussi précipités dans les ondes Trinacriennes ! Tu retournes sain et sauf et vainqueur dans les villes de l'Hémonie ; la laine d'or est offerte aux dieux de ta patrie. Pourquoi rappellerai-je les filles de Pélias, criminelles par piété, et les membres d'un père coupés par une main virginale ? Que les autres 105 m'accusent ; il te faut me louer, toi, pour qui j'ai été si souvent forcée d'être coupable.

110 Tu as osé (les paroles manquent à mon juste ressentiment), tu as osé me dire : "Quitte le palais d'Aeson." J'ai obéi, j'ai quitté le palais, accompagnée de mes deux enfants et de ton amour, qui me suit partout. Aussitôt que les chants de l'hymen vinrent frapper mes oreilles, que brilla la flamme des torches allumées, que la flûte célébra notre union par des sons plus lamentables pour moi que ceux

de la trompette funéraire, je fus saisie d'épouvante, sans toutefois penser encore que le crime fût aussi odieux ; cependant ma poitrine était glacée. La foule accourt : "Hymen" s'écrie-t-on, "Hyménée" répète-t-on à l'envi. Plus les voix approchent, 115 plus mon mal est cruel. Mes serviteurs s'éloignaient pour pleurer, et me cachaient leurs larmes. Qui eût voulu m'annoncer un malheur aussi grand ? Mieux valait pour moi que j'ignorasse ce qui se passait, mais, comme si je le savais, mon âme était attristée. Alors le plus jeune de mes fils, s'arrêtant, par mon ordre et par curiosité, sur le seuil de la porte ouverte à deux battants : "Quitte ces lieux, me dit-il, ô ma mère ! C'est Jason mon père qui préside à la pompe, et qui, tout couvert 120 d'or, presse les coursiers attelés à son char." Soudain je déchirai mes vêtements, je me frappai la poitrine ; mon visage même ne fut pas à l'abri de mes coups, Je voulais, n'écoutant que mon ressentiment, fendre les flots de la foule, et arracher les festons qui servaient d'ornement à ma chevelure. Je pus à peine me contenir assez pour ne pas m'écrier ainsi échevelée : "C'est mon époux," et pour ne point te retenir avec mes mains.

130 Ô mon père ! que j'ai outragé, réjouis-toi ; réjouissez-vous, Colchos que j'ai abandonnée ; ombre de mon frère, recevez-moi comme victime expiatoire. On m'abandonne, et j'ai perdu mon royaume, ma patrie, mon palais, un époux, qui seul était tout pour moi. Un dragon et des taureaux furieux, je les ai domptés, et je ne puis rien contre un seul homme ! Moi qui, par de savants breuvages, ai repoussé des feux terribles, je ne saurais échapper à ma propre flamme ! Mes enchantements, mes simples, mon art, me laissent sans pouvoir ; et je n'ai rien à espérer de la déesse, rien des mystères sacrés de la puissante Hécate ! Le jour n'a plus d'attraits 135 pour moi ; mes nuits, mes veilles sont amères. Mon âme infortunée ne goûte plus les douceurs du repos. Je ne puis me donner à moi-même le sommeil dont j'ai pu endormir un dragon ; mon art me sert mieux pour les autres que pour moi. Celui dont j'ai protégé la vie, une rivale l'embrasse : c'est elle qui recueille le fruit de mes peines.

140 Peut-être même, tandis que tu cherches à te faire valoir auprès de la compagne superbe, et que tu parles à ses coupables oreilles un langage digne d'elles, peut-être inventes-tu de nouvelles accusations contre ma figure et mes mœurs. Qu'elle rie, et qu'elle soit joyeuse de mes vices. Qu'elle rie, et que, fière, elle s'étale sur la pourpre de Tyr : elle pleurera, et elle brûlera de feux qui 145 surpasseront les miens. Tant qu'il y aura du fer, de la flamme et des sucs vénéneux, aucun ennemi de Médée n'échappera à sa vengeance.

150 Si les prières ne peuvent toucher ton cœur de fer, écoute maintenant des paroles bien humiliantes pour une âme fière. Je suis avec toi suppliante, autant que tu le fus souvent avec moi, et je n'hésite pas à tomber à tes pieds. Si je te semble méprisable, songe à nos enfants communs ; une marâtre cruelle poursuivra de ses rigueurs ce que mes flancs ont porté. Ils ne te ressemblent que trop ; cette ressemblance me touche ; et chaque fois que je les regarde, mes yeux se mouillent

155 de larmes. Au nom des dieux, par la flamme et la lumière que répand ton aïeul, par mes bienfaits, par mes deux enfants, ces gages de notre amour, rends-moi, je t'en conjure, cette couche pour laquelle, insensée ! j'ai abandonné tant de choses. Que je croie à la vérité de tes paroles, et reçoive à mon tour des secours de toi. Ce n'est pas contre des taureaux ni des guerriers que je t'implore, ni pour qu'un dragon sommeille, vaincu par ton art. Je te réclame, toi que j'ai mérité, toi qui t'es donné à moi ; c'est par toi que je suis devenue mère, en même temps que je te rendais

160 père.  
Tu demandes où est ma dot ? Je l'ai comptée dans ce champ qu'il te fallait labourer, pour enlever la toison. Ce bélier d'or, tout brillant de cette riche toison,

165 voilà ma dot. Si je te dis : « Rends-la-moi, » tu me la refuseras. Ma dot, c'est la vie que je t'ai conservée ; ma dot, c'est la jeunesse grecque. Va maintenant, perfide, compare à ces dons l'opulence du fils de Sisyphé [Créon était fils de Sysiphe]. Si tu vis, si tu as une épouse, un beau-père puissant, si même tu peux être ingrat, c'est à moi que tu le dois. Je veux bientôt... Mais que sert d'annoncer d'avance les châtiments ? La colère enfante d'effroyables menaces ; j'irai où me conduira la colère. Peut-être me repentirai-je de ce que j'aurai fait ; mais je me repens aussi

170 d'avoir veillé sur les jours d'un époux infidèle. Je laisse à faire au dieu qui maintenant agite mon cœur ; je ne sais quel projet affreux médite mon âme.

## Les Métamorphoses

traduction de A.-M. Boxus et J. Poucet, Bruxelles, 2006, en ligne [<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/METAM/Met07/Mo7-Plan.htm>]

### Livre VII

#### Vers 156-158 : *Le départ de Colchilde*

Le héros, fils d'Éson, s'empare de la Toison d'or et, fier de son butin, emporte avec lui, second butin, celle à qui il doit cette conquête ; avec son épouse, il rejoint en vainqueur le port de Iolcos.

#### Vers 238-293 : *Le rajeunissement d'Eson, père de Jason à Iolcos*

À son retour, elle s'arrête en deçà du seuil de la porte d'entrée, n'ayant comme toit que le ciel ; elle évite tout contact avec les hommes ; puis elle dresse deux autels de gazon, du côté droit, celui d'Hécate, à gauche, celui de Iuuenta. Lorsqu'elle les a entourés de rameaux et de feuilles sauvages, elle creuse, non loin de là, deux trous dans la terre, et fait un sacrifice : elle égorge d'un coup de couteau une victime à toison noire, dont elle verse le sang dans les larges tranchées. Alors par-dessus ce sang elle vide des coupes d'un vin clair, puis d'autres coupes de lait tiède. En même temps elle prononce des formules pour apaiser les divinités de la terre, et demande au roi des ombres et à l'épouse qu'il a enlevée de ne pas priver trop vite du souffle vital les membres du vieillard. Lorsqu'elle les eut apaisés par des prières longuement murmurées, elle ordonna de transporter à l'air libre le corps épuisé d'Éson, et après qu'une incantation l'eut plongé dans un profond sommeil, elle le fit étendre sur une couche d'herbes, comme un être sans vie. Elle ordonne au fils d'Éson et à ses serviteurs de s'écarter de l'endroit,

et les avertit de détourner de ses secrets leurs yeux profanes. Dociles à son ordre, ils se dispersent. Médée, cheveux épars, à la manière des Bacchantes, fait le tour des autels brûlants et, dans les trous noirs de sang, trempe des torches faites de brindilles qu'elle allume, tout imbibées, sur les deux autels. Elle purifie le vieillard chaque fois à trois reprises, avec du feu, de l'eau, du soufre. Entre-temps, dans un chaudron de bronze placé sur la flamme bout un philtre puissant, qui bouillonne, gonflé de blanche écume. Là, avec les racines cueillies dans la vallée d'Hémonie, Médée fait cuire graines, fleurs et suc noirâtres. Elle y jette des pierres ramenées de l'Orient lointain et du sable de l'Océan, lavé par la mer quand elle reflue ; elle y ajoute encore de la rosée recueillie par une nuit de pleine lune, les ailes maudites d'une strige, garnies de leurs chairs, et les entrailles d'un être habitué à transformer en homme son aspect sauvage, le loup-garou. Elle n'a pas oublié la peau écaillée d'un petit chélydre du Cinyps et le foie d'un cerf très âgé, ingrédients qu'elle complète avec des œufs et la tête d'une corneille qui a vécu neuf siècles. Lorsque, avec ces ingrédients et mille autres impossibles à nommer, la barbare eut mis au point un projet dépassant les pouvoirs d'un mortel, à l'aide d'une branche de tendre olivier séchée depuis longtemps, elle mélangea le tout, mêlant les parties du fond à celles du dessus. Et voilà que la branche morte, ayant tourné dans le chaudron brûlant, commence à verdier puis, après un court moment, à se couvrir de feuilles, avant de se trouver tout à coup chargée de lourdes olives.

Partout où le feu a fait sortir de l'écume hors du chaudron,  
partout où des gouttes bouillantes sont tombées sur le sol,  
la terre reverdit, des fleurs et un tendre gazon se mettent à pousser.  
À cette vue, Médée tire immédiatement une épée de son fourreau,  
ouvre la gorge du vieillard et, après avoir laissé s'écouler le vieux sang,  
elle lui emplît les veines de ses sucs. Lorsqu'Éson les eut absorbés  
par la bouche ou par sa blessure, sa barbe et ses cheveux  
cessèrent d'être blancs et prirent une teinte noire ;  
chassée, sa maigreur disparaît, pâleur et traces de l'âge s'effacent,  
une chair nouvelle vient combler le creux de ses rides,  
et ses membres retrouvent leur vigueur. Éson est émerveillé,  
il se retrouve tel qu'il était autrefois, quatre décennies auparavant.

*Vers 391-403 : Médée arrive à Corinthe*

Enfin, avec ses serpents ailés, elle atteint Éphyre et la source de Pirène ;  
c'est là, au dire des Anciens, qu'au premier âge du monde apparurent  
des humains, nés de champignons produits par la pluie.  
Mais lorsque les venins de Colchide eurent brûlé la nouvelle épouse,  
lorsque les deux mers eurent vu le palais royal embrasé,  
Médée trempa son épée sacrilège dans le sang de ses enfants,  
et, après cette vengeance maudite, s'enfuit devant les armes de Jason.  
De là, emportée par les dragons reçus de Titan, elle pénètre  
dans la citadelle de Pallas, qui vous a vus, toi, très juste Phéné,  
et toi, vieux Périphas, en train de vous envoler ensemble,  
ainsi que la petite-fille de Polypémon, planant sur des ailes nouvelles.  
Égée, à blamer pour ce seul fait, ne se borna pas à lui offrir  
l'hospitalité, il s'unit même à elle par le lien du mariage.